

## **MA CHINE EDITORIALE**

### **« Mao. L'histoire inconnue », Jung Chang, Jon Halliday, Gallimard, Biographies, 2008**

« Mao Tsé-toung, qui pendant vingt-sept ans, détint un pouvoir absolu sur un quart de la population du globe, fut responsable de la mort d'au moins soixante-dix millions de personnes en tant de paix, plus que tout autre dirigeant du XXe siècle ». Ainsi débute l'ouvrage – qui se présente comme un travail historique – de Jung Chang, auteur du succès mondial les « Cygnes sauvages » - une excellente biographie familiale parue en 1991 – et Jon Halliday son époux, spécialiste de l'ex URSS et de ses satellites.

Né en 1893, communiste à 27 ans et parmi les 13 délégués au premier congrès du Parti communiste chinois (1921), Mao, nous racontent les auteurs, devenu révolutionnaire subventionné, entreprend une ascension chaotique dans l'organigramme de ce parti, et dans celui du Parti nationaliste, alors alliés. Evincé après l'échec du soulèvement de la Moisson d'automne (1927), il n'en est pas moins en grâce auprès de Staline, qui entend en faire le chef du futur Etat communiste chinois, approuvant les purges qu'il organise déjà dans les années trente parmi les communistes de la province du Jiangxi qu'il contrôle, et qui s'opposent à lui. Cet épisode, « tenu secret jusqu'à nos jours », fait 10.000 victimes. En 1933, la cinquième campagne d'extermination contre le Jiangxi rouge, encerclé par les troupes nationalistes, déclenche la « Longue marche » : Chiang Kaishek laisse délibérément s'enfuir la direction du PCC et ses troupes, afin de faciliter l'accès de son armée aux provinces du Yunnan et du Sichuan, contrôlées par des Seigneurs de la guerre (épisode « passé sous silence par les deux camps »). C'est aussi un geste de bonne volonté de Chiang envers Moscou, où son fils est détenu en otage depuis neuf ans...

C'est encore Chiang Kaishek qui oriente l'itinéraire de la « Longue marche » vers le nord ouest de la Chine, itinéraire qui doit également beaucoup aux rivalités internes du PCC. Mao n'hésite pas à causer des défaites dans son propre camp, tandis que ses attermolements à gagner le Shaanxi y font aussi des ravages. L'épopée écrite ultérieurement magnifiera par ailleurs la bataille du fleuve Dadu qui en fait n'eut jamais lieu.

Alors que Mao s'installe à Yanan, Moscou entend bâtir une seconde alliance entre nationalistes et communistes, afin de combattre le Japon et le détourner d'une agression contre l'URSS. Après l'incident de Xian (1936), Mao doit réaligner ses objectifs sur ceux de Staline et le PCC faire publiquement allégeance au gouvernement de Nanjing, qui lui accorde territoires et financements, alors que ce dernier est jusqu'au plus haut niveau, civil et militaire, infiltré de taupes à la solde des communistes et que la propre veuve de Sun Yatsen, Song Qingling, est un agent soviétique. Mao rêve de voir le Japon – qui ne veut pas étendre les combats au-delà du nord de la Chine – éliminer Chiang Kaishek ; il va même à cette fin (« ceci est peu connu » précisent les auteurs), collaborer avec les services secrets nippons. Dans un contexte qui voit Mao Zedong se réjouir du pacte germano-soviétique, la seule opération militaire communiste d'importance menée, en 8 années d'occupation, contre les Japonais est conduite par Peng Dehuai, ce qui contrarie vivement Moscou, en particulier après l'attaque de l'Allemagne. En 1942, Mao – après avoir tenté de faire empoisonner Wang Ming, numéro un de facto du Parti - lance un mouvement de rectification, prélude à la campagne de terreur de l'année suivante conduite par Kang Sheng ; c'est la naissance du culte de la personnalité et de la « pensée Mao Zedong ». Le « blocus » imposé par Chiang à la zone rouge (qui se finance grâce au trafic d'opium) est par ailleurs un mythe. Alliés des nationalistes, les soviétiques n'en aident pas moins massivement le PCC et, après la défaite japonaise, se retirent à son profit de la Chine du nord.

C'est ainsi, écrivent Chang et Halliday, Chiang qui fut le chef incontesté de la Chine en guerre contre le Japon, celui qui a fait de son pays l'un des Alliés, l'homme qui a éliminé les Seigneurs de la guerre et unifié le pays, l'artisan de la Chine moderne.

A l'aube de la guerre civile, ce sont paradoxalement les Américains, particulièrement ambivalents à son endroit, qui vont sauver Mao, notamment le général Marshall, qui impose une trêve à Chiang... les « taupes rouges », dont plusieurs généraux, feront le reste pour consommer la défaite nationaliste.

Avec l'avènement de la Chine populaire, les relations avec Staline deviennent plus difficiles : Mao entend faire de celle-ci une superpuissance qui partira à la conquête du monde... et Staline l'en empêcher. C'est ainsi contre l'avis du maître du Kremlin que Mao encourage la Corée du nord à envahir le sud, cependant qu'il lance son pays dans un programme d'industrialisation, essentiellement militaire, qui pressure la paysannerie.

La collectivisation renforce le totalitarisme du nouveau régime, auquel les soviétiques – à cause des menaces de Mao sur Taiwan – permettent de fabriquer la bombe atomique. Campagne anti-droitière, mouvement des « Cent fleurs » (1957), « Grand bond en avant » (1958, qui fait 38 millions de victimes), création des communes populaires, aboutissent à la famine des années 1958-1961, qui cause 10 millions de morts. Seul parmi les dirigeants communistes, Peng Dehuai a le courage de dénoncer les errements de Mao ; il est remplacé par Lin Biao. Tandis que la possession de la bombe atomique (1964) demeure la priorité d'un Mao qui s'applique à intensifier la guerre au Vietnam, Kang Sheng s'emploie à susciter la création de partis maoïstes dans le monde entier.

Ces années ont vu s'accroître au plus haut niveau du Parti le nombre des adversaires de Mao Zedong, qui entreprend de les purger – Peng Zhen, Luo Ruiqing, Yang Shangkun, Lu Dingyi – puis, avec le début de la « révolution culturelle », disparaissent Liu Shaoqi, Deng Xiaoping, Tao Zhu, Li Lisan, Lo Fu et Peng Dehuai en même temps que des milliers de cadres. Mao mène la Chine, entouré de Lin Biao, Zhou Enlai, Kang Sheng, Chen Boda et de sa femme, Jiang Qing. Le pays sombre dans de sanglantes luttes factionnelles et 16 millions de jeunes sont envoyés à la campagne. Entre 1966 et 1976, 3 millions de Chinois périssent et 100 millions sont touchés par les persécutions. Lin Biao disparu sur fond de complot, Mao, totalement isolé sur la scène mondiale, décide d'inviter le Président Nixon en Chine. Dans ces années de fin de règne, - alors que Mao empêche Zhou Enlai de se soigner d'un cancer, de peur qu'il lui survive – une redoutable opposition à sa politique émerge autour de Deng Xiaoping, qui rejette l'essence du stalinisme et du maoïsme, et sera son véritable successeur.

« A minuit dix, le 9 septembre 1976, Mao Tsé-toung cessa de vivre. Jusqu'au dernier instant, il était resté lucide. Une seule et unique pensée l'habitait : lui-même et son pouvoir » concluent les auteurs, au terme d'un ouvrage de 840 pages, dont 82 de notes, 65 de bibliographie et de sources, revendiquant une décennie de travail.

**« Was Mao Really a Monster ? The Academic response to Chang & Halliday's *Mao the Unknown Story* », edited by Gregor Benton and Lin Chun, Routledge, 2010.**

Précédé d'une exceptionnelle opération de marketing éditorial, l'ouvrage de Jung Chang et Jon Halliday, «Mao. L'histoire inconnue » a, dès sa parution en 2005, rapidement atteint dans le monde anglo-saxon, la première place des best seller, encensé par les médias qui l'ont présenté comme une véritable « bombe » d'une irréfutable autorité.

Les deux auteurs entendent démontrer que Mao, psychopathe sadique et mégalomane, fut un despote criminel, sanguinaire et jouisseur, tout autant lâche et manipulateur qu'ignorant et sadique, occupant avec Hitler et Staline le sommet du panthéon totalitaire.

Rapidement traduit en 12 langues et comptant 13 autres traductions en cours, « Mao. L'histoire inconnue » a vu une édition chinoise publiée à Hongkong, alors que l'ouvrage était interdit en Chine continentale et que la publication prévue à Taiwan était annulée devant les protestations des témoins et des historiens. Le livre donne l'impression d'être bâti sur une documentation massive – ouvrages en toutes langues, sources multiples, interviews par centaines - impression largement relayée par des

journalistes non spécialisés. Il est cependant très vite apparu aux yeux des historiens comme ce que l'un d'eux qualifie de « désastre majeur pour les études sur la Chine moderne ».

14 spécialistes de l'histoire du communisme chinois, dont beaucoup enseignent dans les plus prestigieuses universités américaines, britanniques, canadiennes, néo-zélandaises, australiennes ou taiwanaises en ont ainsi signé une réfutation, « Was Mao Really a Monster ? ». Nombre d'entre eux ont précédemment publié par ailleurs des ouvrages très critiques sur Mao Zedong (et certains pour cette raison furent un temps interdits de recherches en Chine). Il ne s'agit donc évidemment pas de jugements de valeur sur la personne ou l'action du fondateur de la Chine populaire, mais bien de vérité historique.

Citations tronquées, vérification problématique des notes, affirmations sans preuves et utilisation sélective de ces dernières, distorsion des faits, sources anonymes, inadéquates ou invérifiables, spéculations présentées comme des certitudes, aucune référence à des faits historiques essentiels, escamotage de la réalité, allusions malveillantes présentées comme des faits, ignorance volontaire des travaux historiques, sauf s'ils coïncident avec les préjugés, arguments basés sur des interviews invérifiables, usage critique de textes chinois biaisés et non corroborés... selon les auteurs, Chang et Halliday se sont systématiquement dispensés des tâches essentielles incombant à qui se prévaut de la qualité d'historien. Leur texte, qualifié de « révisionniste » et dont la structure s'apparente à celle des feuilletons télévisés, franchit ainsi la frontière entre biographie et fiction.

La Chine en est la grande absente : on n'y trouve rien sur les fondements historiques, socio-économiques ou politiques d'une révolution chinoise réduite à une conspiration dépourvue de tout contexte, conduite par un seul homme, entouré de dupes et d'esclaves.

Au terme d'un examen critique des éléments les plus controversés de « Mao. L'histoire inconnue », l'un des contributeurs compare l'ouvrage au feuilleton télévisé « Dallas », l'autre à un « Da Vinci code » à la chinoise. Plusieurs y voient « une dénonciation maoïste de Mao » (Jung Chang fut un temps Garde rouge et Jon Halliday, dans l'Amérique des années 1970, thuriféraire du maoïsme...) : la méthode historique utilisée leur semble étonnamment similaire à celle utilisée dans les dénonciations maoïstes, de Yanan aux années 1980. Le couple s'est en tout cas gardé jusqu'ici de réagir à l'avalanche de critiques des milieux académiques.

« L'une des raisons du succès de l'ouvrage », écrit David S.G. Goodman, « est la conspiration, devenue une obsession sociale si puissante que la plus forte preuve de l'existence d'une conspiration est souvent l'absence totale de preuves... ».

Concluant sa contribution à « Was Mao Really a Monster ? », T. Cheek note : « l'échec de la liberté académique dans les universités occidentales et celle des mécènes à soutenir et récompenser des écrits intelligemment populaires est le véritable problème posé par l'histoire bizarre de Chang et Halliday. Ce défi – notre manque de contribution à la connaissance commune – persistera bien après que 'L'histoire inconnue' aura été éclipsée par la prochaine révélation commerciale ».

Il faut cependant avoir l'honnêteté de reconnaître à Chang et Halliday le talent d'avoir réussi un clone parfait de l'hagiographie officielle de Mao : une démonographie officieuse.

### **Benoît Vermander « Chine brune ou Chine verte ? Les dilemmes de l'Etat-parti », les Presses de Sciences Po, 2007**

Le rythme de développement de la Chine au cours des trois dernières décennies constitue un phénomène sans précédent. Mais, face aux défis environnementaux et sociaux, le modèle de développement chinois n'est-il pas en voie d'épuisement ?

Pour Benoît Vermander, Directeur de l'Institut Ricci de Taipei, fin connaisseur de la Chine, et notamment de sa vie intellectuelle, ce pays est aujourd'hui à la croisée des chemins et doit choisir entre deux paradigmes. L'un « brun », avec le maintien à tous prix d'une forte croissance, d'un contrôle

social fort par l'Etat parti, qui accorde priorité à la défense et à l'impératif de réunification avec Taiwan. L'autre « vert », fondé sur le constat des dégâts environnementaux et sociaux dus à 25 ans de croissance, laisse plus d'espace à la société civile, lutte contre la corruption tandis que la Chine réaffirme ses intentions pacifiques.

A l'arrière plan, le débat sur l'identité de la Chine, qui date des Traités inégaux ; une identité en perpétuelle évolution. Les enjeux liés à sa définition se lisent dans les rapports ambivalents avec les Etats-Unis.

Le 11<sup>e</sup> Plan (2006-2010) veut faire prendre au pays le tournant du développement durable, à partir du constat fait par les dirigeants chinois eux-mêmes : accroissement des inégalités sociales, de l'écart villes campagnes, pollution, pénurie et mauvaise utilisation des ressources en eau et en énergie, services sociaux de base défailants dans les zones défavorisées, tensions sociales... B. Vermander établit un état des lieux clair et concis de cette crise écologique qui menace tant la pérennité du territoire chinois que les équilibres mondiaux, même si, précise-t-il, la Chine n'est ni le premier responsable ni un acteur indépendant des défis liés au réchauffement climatique.

L'équilibre recherché par le pouvoir chinois entre stabilité politique et progrès social se fait par ailleurs largement au détriment du second. Le constat en la matière n'est pas moins clair : problèmes de santé et d'éducation, d'emploi, d'urbanisation sans omettre ceux d'une population migrante qui pourrait atteindre 300 millions d'individus en 2015. Face à ces défis, les autorités chinoises lancent nombre de programmes pilotes fondés sur la conviction que c'est désormais la consommation de base, et non la demande américaine, les investissements étrangers et publics, qui devrait guider ce nouveau « développement scientifique », équitable et durable.

Le problème de la gouvernance n'est pas occulté : comment éviter qu'un groupe ayant un intérêt unique monopolise le processus décisionnel, dans un contexte qui voit l'urgence de devenir riche très vite pervertir tout le système de valeurs ? Le discrédit qui frappe le PCC concerne précisément cette gouvernance, et non une demande sociale de démocratie à l'occidentale – les Chinois restant extrêmement sensibles aux risques de désordre – malgré une agitation sociale croissante liée à la corruption des cadres (Wen Jiabao évalue le montant de la corruption à 5% du PIB) et aux griefs économiques et environnementaux.

Au-delà du conservatisme reproché à Hu Jintao, il y a, relève B. Vermander, des initiatives étonnantes : réhabilitation de Hu Yaobang, place accordée dans les médias aux leaders taiwanais, tolérance nouvelle envers les démocrates de Hongkong ou conversations à Genève avec les envoyés du Dalai Lama... On note aussi l'émergence d'une société civile, assise sur le droit de propriété et de précaution comme l'affirmation d'une démocratie locale au niveau des villages.

Les dirigeants chinois sont face à de redoutables défis : technocratie ou politique ? Centre contre provinces... Si le Parti communiste se transforme trop peu, il perd prise avec la société, s'il se transforme trop il perd son essence et sa cohérence.

En matière de politique internationale, la Chine fonde sa position sur les « cinq principes de la coexistence pacifique » et, tenante d'un monde multipolaire, montre une propension réelle et positive à entrer dans le jeu du multilatéralisme (elle accueille plus de 50 organisations internationales et a signé plus d'une trentaine de conventions et traités internationaux). Les problèmes rencontrés par les USA et l'Europe avec l'Iran, le Soudan, le Venezuela ou l'Ouzbékistan, rappelle par ailleurs l'auteur, ne sauraient être imputés au « cynisme » de la politique chinoise, mais à une compétition énergétique intense.

La Chine se trouve ainsi engagée dans une véritable redéfinition de son identité, source de nombreux débats : emprise du parti sur la société, transformation de sa composition sociologique, références culturelles majeures, choix sociaux et écologiques de la décennie à venir, positionnement de la Chine dans la communauté des nations. Une analyse particulièrement documentée et finement nuancée (« chaussons des lunettes chinoises pour regarder la Chine, plutôt que de la voir à travers nos concepts et nos prismes »), qui évitera naturellement à son auteur d'être une seule fois cité ou invité par un média français...

## Entretiens avec Dorian Malovic « La Chine sur le divan », Plon, 2008

Huo Datong est aujourd'hui quasiment le seul psychanalyste à exercer en Chine. Marxiste convaincu jusqu'au début de l'ère des réformes, l'écrivain Dai Sijie lui procure alors une version simplifiée, publiée à Hongkong, de « L'interprétation des rêves » de Freud et lui parle de Lacan, dont il décide d'étudier la théorie à l'occasion d'un séjour en France. De 1987 à 1992, il suit une analyse à Paris, puis ouvre un premier cabinet « sauvage » au département de philosophie de l'université de Chengdu, dans un contexte où n'existe pas encore de véritable psychothérapie et où la psychiatrie a mauvaise réputation...

Cette situation singulière lui permet un regard original, y compris sur les relations entre Chinois et Occidentaux. « Il existe entre eux », dit Huo Datong, « de multiples incompréhensions, qui conduisent à des caricatures parfois insolentes mais le plus souvent fausses sur la réalité chinoise. Pour ne pas avouer son ignorance, on avance des lieux communs ou on se contente d'une façade exotique, colorée et fantasmagorique. Les Occidentaux n'ont cessé de projeter leurs fantasmes sur notre monde, pour y trouver de pseudo solutions à leurs problèmes, ou pour confirmer leurs certitudes. Il faut d'abord voir ce qui nous unit, pour ensuite analyser ce qui nous différencie. Nous partageons de nombreux points communs ».

Quelle vision de la société chinoise émerge de l'écoute des patients du « Lacan chinois » ? En Chine, le désir parental prime sur le désir sexuel. Une exigence parentale qui s'exprime dans le prénom, tatouage indélébile. Les parents concentrent tous leurs désirs et frustrations intimes sur leur seul enfant. La relation filiale domine l'inconscient chinois... et il y a « trahison » des parents dans l'analyse ! La politique de l'enfant unique est ainsi le défi majeur de la Chine : cette génération va devoir inventer un nouvel ordre public et familial. L'augmentation de l'espérance de vie (passée de 40 à 70 ans), la fin de la société communiste qui réglait tous les aspects de la vie, l'absence de véritable légalité, l'existence d'une seule intimité collective et l'influence occidentale – qui prend des proportions inquiétantes – sont pour les individus quelques-unes des données essentielles de la période de transition que vit la Chine.

Il s'agit en fait d'une mutation historique à très grande échelle, qui se déroule à une vitesse déconcertante. Huo Datong propose une analyse intéressante de multiples phénomènes : le rôle du « dieu argent », substitut à l'idéologie communiste, la sexualité, le modèle familial, le clivage générationnel, les conséquences psychologiques de l'urbanisation, la corruption (dont il donne une explication particulièrement stimulante) ou la réalité de la foule, intégrée depuis l'enfance : « la Chine s'étend sur une superficie égale aux USA. Pour monter dans un bus, là où 3 Américains attendent, 13 Chinois font la queue. En Chine, il y aura toujours une lutte, car le bus ne sera pas plus grand qu'aux USA »...

Et la démocratie ? « L'agression occidentale, affirme Huo, a généré un terrible complexe d'infériorité : ceci a fait associer impérialisme occidental et système démocratique ; les régimes démocratiques ont été liés dans notre esprit à une agressivité meurtrière : le grand malentendu entre Chinois et Occidentaux vient de là. Les Occidentaux n'arrivent pas à comprendre cette humiliation, ils associent naturellement démocratie et paix, mais pour le tiers-monde, la colonisation et ses violences ont été menées par des démocraties qui n'avaient ainsi leurs propres valeurs... Je plaide pour une évolution politique de la Chine : nous avons encore à tracer la frontière entre l'individu et l'Etat, la personne et le collectif. Il faut libérer la parole, étape indispensable vers la démocratisation. Aujourd'hui, nous pouvons penser librement, encore faudrait-il parler librement ».

Il est dommage que D. Malovic n'ait pas questionné ce premier explorateur de l'inconscient chinois à la fois sur son choix de Lacan et sur les problèmes de traduction – et par là de compréhension – de la psychanalyse en Chine. Huo Datong est arrivé en France sans en parler la langue et a mis en place

une formation de DEA de psychanalyse à Chengdu, dont les étudiants n'ont qu'un vernis de langue française. Lacan a certes dominé durant trente ans la psychanalyse en France mais fut une personnalité aussi adulée que décriée, et son œuvre à l'abord particulièrement abscons a été qualifiée de charlatanisme par nombre de ses confrères. Une autre manière d'aborder les difficultés de compréhension sino-occidentale...

**Lionel Vairon « Défis chinois. Introduction à une géopolitique de la Chine », Ellipses 2006**

Voici quelqu'un qui ne risque pas d'être l'invité d'émissions de radio ou de télévision pas plus que de lire dans la presse quotidienne ou magazine ses interviews ou le compte rendu de ses travaux... Et pourtant... Ancien diplomate en poste en Asie du Sud-est et au Moyen-Orient, enseignant aux Langues'O, à HEC et au Collège Interarmées de Défense, Lionel Vairon n'a pas à priori le profil d'un iconoclaste pourfendeur du médiatiquement correct.

Son « Défis chinois » - judicieusement publié dans une collection intitulée « mondes réels » - tout un programme ! – offre entre autre une très fine analyse des représentations de la Chine actuellement en pleine vigueur, notamment en France et constitue l'un des meilleurs ouvrages sur ce pays qui y ait été publié ces dernières années.

Après la disparition de la menace soviétique, les Etats-Unis note t-il, ont su trouver dans une Chine communiste, athée, autorisant l'avortement, suffisamment puissante, un ennemi crédible et durable (souci bien contemporain...), à même de justifier dépenses militaires croissantes, discours moralisateurs sur les droits de l'homme, permettant aux USA de dissimuler leurs propres faiblesses et leurs pratiques bref, le parfait bouc émissaire. Cette atmosphère de suspicion et de dénonciation à l'endroit de la Chine est caractéristique des Etats-Unis et de la France, notamment dans sa production éditoriale récente.

L'émergence économique de 20% de la population mondiale ne peut se faire sans heurts : encore faudrait-il pour la comprendre (après plus de deux décennies de prédiction de son effondrement...) une approche réaliste et dynamique, affranchie d'une charge idéologique génératrice d'angoisse et d'hostilité. La Chine ne saurait en effet être assimilée à son régime communiste, à son passé maoïste pas plus que réduite à une frénésie libérale. Au lieu de cela, milieux politiques et médias stigmatisent la Chine, la blâment pour tous les maux de la planète : « conquête menaçante des ressources en hydrocarbures », « manipulation de son taux de change », « disparition des éléphants d'Afrique, « expansion cannibale » etc... Cette approche culturaliste du nouveau « péril jaune », faite d'un mélange d'approximations politiques et historiques, de considérations idéologiques et de jugements définitifs, s'accompagne d'une description des Chinois qui ne dépareillerait pas les ouvrages de Gobineau ou de Renan...

Cette littérature récente, et de plus en plus fournie, reproche injustement à la Chine (comme s'il s'agissait de spécificités chinoises) phénomènes et comportements dont on peut observer l'existence aussi bien dans les pays industrialisés que dans ceux en voie de développement. Occultant le fait que la Chine a su sortir en 25 ans 300 millions de personnes de la pauvreté absolue, qu'elle n'est entrée dans la modernité que depuis un quart de siècle et que ses performances économiques dépassent toutes les expériences connues, le manichéisme primaire et messianique des néo-conservateurs américains s'est employé à faire passer cette Chine du statut de partenaire stratégique à celui de concurrent stratégique. Il est ainsi devenu bien difficile de trouver en Europe et aux USA une vision claire du défi chinois.

Fascination, euphorie et malaise sont les sentiments éprouvés par les partenaires de cette Chine, dont l'émergence ne cesse d'inquiéter opinions publiques et dirigeants incapables de prendre l'initiative, l'instrumentalisant pour masquer des politiques à bout de souffle, paralysés par des modèles grippés. Les décideurs politiques occidentaux n'ont en effet pas su anticiper l'impact de l'intégration de la Chine

dans l'économie mondiale, pas plus qu'engager une réflexion en profondeur sur les adaptations de leurs économies.

Pour aborder la question des droits de l'homme, il faut écarter les préoccupations morales qui président aux critiques occidentales, participant d'une stratégie politique générale cherchant à déstabiliser la Chine dans son intégration progressive à la communauté internationale ainsi qu'à conserver un levier politique sur elle (la torture serait-elle plus insupportable dans un commissariat chinois que dans une prison irakienne ?). La situation des droits de l'homme mérite d'incontestables efforts du pouvoir chinois (Tiananmen lui a valu des sanctions et une période d'isolement que le massacre de 5.000 Kurdes en 1988 n'avait pas valu à l'Irak, alors allié des Occidentaux contre la vague révolutionnaire chiite iranienne...). Incapables de raisonner sur le long terme, les organisations de défense des droits de l'homme et leurs alliés refusent de reconnaître les progrès accomplis depuis 25 ans dans ce domaine... On lira d'autres développements tout aussi pertinents sur la stratégie chinoise à l'aube de 21<sup>e</sup> siècle, sa stratégie économique, le défi énergétique, politique et social, militaire aussi bien que les mouvements identitaires disjonctifs (particulièrement intéressants notamment sur le Xinjiang) ou encore le Falungong. Il conviendrait, conclut Lionel Vairon, d'écarter les tentations démagogiques ou politiciennes et de négocier une adaptation de l'ensemble de l'économie mondiale à ce phénomène exceptionnel dans l'histoire que constitue l'émergence économique et à terme politique de la Chine. L'élévation progressive du niveau de vie des Chinois porte en germe à long terme une confrontation pour le contrôle des ressources de la planète : le « rêve américain » des Chinois est devenu le cauchemar des Occidentaux...

La communauté internationale portera une grande responsabilité dans la forme ultime que prendra l'émergence de la Chine dans les décennies à venir. Entre « containment » et engagement, entre guerre asymétrique et coopération, Européens et Américains devront choisir les politiques qui serviront au mieux leurs intérêts à long terme. L'Occident cherchera-t-il un nouvel opium, ou acceptera-t-il de traiter la Chine sur un pied d'égalité ?

On ne saurait mieux poser la question. A mal entendeur...

### ***Jean-François Billeter « Contre François Jullien », Allia 2006***

Sinologue réputé, notamment pour ses études sur le philosophe taoïste Zhuangzi et son remarquable « L'art chinois de l'écriture » (Skira, 1989), J.F. Billeter a dirigé l'enseignement de la langue et de la littérature chinoise depuis sa création en 1976 à l'université de Genève. Il est manifeste qu'il ne passera pas ses vacances avec un autre universitaire sinologue, François Jullien - les inimitiés propres à ce milieu font passer les querelles de psychanalystes pour d'aimables enfantillages - mais en l'occurrence, il s'agit d'un véritable débat, né de réflexions divergentes sur la Chine.

Dans un ouvrage aussi court que dense, J.F. Billeter dénonce l'influence à la fois considérable et néfaste de son confrère (qui publie plus d'un ouvrage par an depuis 1989) et dont l'œuvre est selon lui toute entière fondée sur le mythe de l'altérité de la Chine, qui serait un monde complètement différent, voire opposé au notre. Ce mythe est relativement récent, né entre autres de la philosophie de l'exotisme de V. Ségalen, des travaux de M. Granet, historien de la pensée chinoise (qui a durablement accrédité l'idée que l'univers chinois obéit à des lois qui lui seraient propres) ou des ouvrages de Simon Leys pour qui « la Chine constitue l'autre pôle de l'expérience humaine ».

Ce mythe a en fait pris corps au 18<sup>e</sup> siècle, lorsque certains philosophes (Voltaire...) ont fait de la Chine l'image inversée des régimes qu'ils combattaient chez eux : F. Jullien l'a remis au goût du jour, en lui donnant une forme savante - et en occultant sa signification politique - interprétant et adaptant la vision du monde des mandarins.

Le secret de la réussite impériale dès les Han fut en effet d'avoir instrumentalisé la culture au point de la refondre entièrement, et d'en faire la base de cet ordre impérial nouveau, présenté comme, de toute éternité, conforme aux lois de l'univers. Cette synthèse a pour fonction d'occulter la nature de ce

pouvoir impérial, et de rendre impensable toute alternative au despotisme. Tout ce qui aujourd'hui passe pour spécifiquement chinois fait ainsi partie de ce système...

La définition du rapport qu'il conviendrait d'entretenir avec cet ancien système nourrit en Chine depuis plus d'un siècle une vie intellectuelle intense.

Les « iconoclastes radicaux » ont – à l'image de Chen Duxiu, l'un des fondateurs du PCC – prôné au début du 20<sup>e</sup> siècle le rejet total de la civilisation chinoise, congénitalement liée au pouvoir impérial. Les « intellectuels critiques » se sont efforcés de comprendre le système et d'agir sur son emprise profonde sur les esprits. D'autres (les « comparatistes ») se sont efforcés de redéfinir l'identité chinoise, afin de permettre au pays de s'occidentaliser sans se renier, certains enfin ont prôné le « retour aux sources », à savoir l'apologie idéalisée de l'ancien système.

Aujourd'hui, les tenants de la réflexion critique sur le passé oeuvrent en faveur des libertés politiques et de la démocratie, les comparatistes s'accommodent du système actuel tandis que les avocats du retour aux sources servent les forces conservatrices.

Tout ce que nous tenons aujourd'hui pour la « civilisation chinoise » a obéi à cet absolutisme pseudo confucianiste, né sous les Han et qui a triomphé sous les Ming et les Qing ; toute l'histoire politique et intellectuelle de la Chine du 20<sup>e</sup> siècle a été marquée par une lutte entre la volonté de se dégager de ce système (ce qui ne sera possible que quand la primauté sera donnée à l'individu...) et celle de le maintenir sous une forme ou une autre.

F. Jullien a repris à son compte la conception de la « pensée chinoise » que les intellectuels chinois comparatistes ont mis au point pour la rendre opposable à celle de « l'Occident », puis échafaudé de grandes oppositions entre « pensée chinoise » et « pensée occidentale » ; l'univers intellectuel chinois, assimilé à la pensée des lettrés, étant aux antipodes du nôtre, aucun détour n'offre un point de vue plus distancié sur notre propre tradition intellectuelle : c'est le postulat de tous les ouvrages de F. Jullien (dont « Procès et création » est la matrice). Puisant chez des auteurs chinois qu'il ne mentionne pas, ignorant volontairement analogies, rencontres, ouvertures et passage entre l'Occident et la Chine, échafaudant des oppositions bancales entre le premier et une « pensée des lettrés » identique de Confucius à un passé récent, c'est par leur côté le plus faible que les ouvrages de F. Jullien ont le plus séduit. Ils ressuscitent en effet le mythe de la Chine philosophique, cher selon J.F. Billeter « aux intellectuels formés au moule de l'université républicaine et laïque (???) », leur procurant l'illusion qu'ils pourraient rapidement faire le tour de cette Chine »...

Chez F. Jullien, comme chez les sinologues en général, l'exotisme naît souvent d'un choix de traduction contestable, par exemple le Dao...), qui suffit à créer le mirage d'un univers intellectuel entièrement séparé du nôtre, alors qu'un choix différent aurait au contraire placé l'ouvrage sur le sol commun de l'histoire des pouvoirs et de leurs idéologies.

La notion d'immanence est l'une des clés dont F. Jullien se sert pour interpréter une pensée chinoise, qui n'éprouve pas le besoin de poser quoi que ce soit d'extérieur à la réalité dans laquelle l'homme évolue et agit. Il l'oppose à la transcendance (fins dernières, valeurs absolues, vérités à priori, idées pures...) propre à celle de l'Occident : il ne voit pas que cette « pensée de l'immanence » est congénitalement liée à l'ordre impérial (qui résout autoritairement la question des fins, la seule finalité y étant le pouvoir du despotisme impérial). Il s'est ainsi découvert, selon son critique, une affinité avec les hommes d'affaires et les économistes, et leur présente une philosophie chinoise de l'efficacité, qui ne pose jamais la véritable question des fins, ni les vraies questions morales. D'où son embarras quant à la démocratie : comment les Chinois pourraient-ils l'exiger si leur « pensée » ne s'interroge pas sur les fins ?

Ce que nous considérons aujourd'hui comme la « civilisation chinoise », conclut J.F. Billeter, est intimement lié au despotisme impérial, conçu pour empêcher l'émergence de la personne. Il faut d'emblée poser l'unité foncière de l'expérience humaine, et tenter de comprendre à partir de là la réalité chinoise.

**André Chieng « La pratique de la Chine. En compagnie de François Jullien », Grasset, 2006**

Polytechnicien, aujourd'hui président de l'Asiatique européenne de commerce, A. Chieng a reçu une double éducation, chinoise et française, et rencontré les travaux du philosophe F. Jullien qui s'est rendu célèbre pour son interrogation de la philosophie européenne à partir de la pensée chinoise. Les analyses du second semblent au premier validées par sa longue pratique de la Chine.

Les Occidentaux, note A. Chieng, hésitent entre deux attitudes à l'égard de la Chine : séduction de l'exotisme et peur de l'envahissement, fascination ou diabolisation. Il importe donc de « rouvrir » notre pensée, comprendre que les Chinois puissent avoir d'autres façons d'agir, de penser, un autre rapport à la vérité, au discours ou à l'efficacité. Tous les jugements européens et américains sur la Chine se fondent sur la constatation de son retard présent, alliée à la crainte de sa menace à venir, nourrie de l'admiration de sa grandeur passée. Mais il faudrait, en préalable, comprendre la Chine, c'est-à-dire ne pas analyser sa réalité avec les instruments intellectuels de l'Occident.

Faut-il faire une fixation sur la vérité, au sens occidental du terme ? Le discours en Chine n'a pas pour objet exclusif la vérité ; l'une de ses caractéristiques essentielles est l'obliquité. Tout discours y est stratégie ; l'Occidental le considère souvent comme outil d'information, le Chinois le considère toujours comme un procès... Ces différences quant à la notion de vérité ont des conséquences importantes sur la compréhension mutuelle et le sens des mots, face à une pensée chinoise qui procède par détours. Monde de la vérité – par définition unique – d'un côté, et monde de l'équilibre – où le yin ne peut être déconnecté du yang – de l'autre...

La tradition lettrée a ignoré le concept de création et développé celui du procès, dont la méconnaissance a des conséquences dans les relations entre les Chinois et leurs partenaires : il est essentiel en Chine de comprendre la tendance, la relation, l'évolution. Tout réel, explique F. Jullien, se présente à la pensée chinoise comme un procès, régulé et continu, découlant de la seule interaction des facteurs en jeu, à la fois opposés et complémentaires. La pensée occidentale ne conçoit pour sa part que la modélisation, dont la mathématisation des sciences qui a permis à ces dernières, à compter de la Renaissance, de dépasser la science chinoise. Efficace quant à la transformation matérielle du monde, cette modélisation l'est-elle également pour la gestion des situations et des rapports humains ?

En Occident, la contradiction est un vice du raisonnement, qui en détruit la validité, or la contradiction est consubstantielle à la vie... C'est ainsi que la culture chinoise – qui n'a pas développé la philosophie mais cultivé la sagesse – est bien équipée pour penser la transformation : c'est l'opposition/corrélation des signes qui représente le fonctionnement du monde.

En Chine, le stratège l'emporte sur le héros – son antithèse – de nos épopées occidentales : il sait profiter du potentiel de la situation, voire le créer, pour réunir les conditions du succès. Dans cette perspective, la faiblesse peut devenir une force. En Occident, le ressort de l'efficacité est l'action, en Chine l'action se situe dans un rapport d'ingérence à l'égard du procès. L'efficacité y naît du processus et de la capacité d'adaptation à la réalité, en quoi réside en Chine l'excellence... C'est en effet en laissant se dérouler le cours des choses qu'on est le plus efficace ; la combinaison de l'agir et du non agir permet cette efficacité, qui ne se conçoit sans l'occasion : la Chine n'attend pas la chance, elle la provoque.

Individualisme et sens de la famille caractérisent la conduite sociale des Chinois, qui agissent soit individuellement soit dans un groupe organisé selon une structure familiale. L'Occident a fait émerger la notion d'individu sous la forme politique du citoyen dans la cité grecque ou sous la forme religieuse de l'homme dialoguant avec Dieu : il s'est surtout intéressé aux rapports et aux droits de l'individu au sein de sa communauté. L'opposition entre individu et communauté, qui sépare la Chine de l'Occident est une différence fondamentale d'organiser la société : d'un côté le bien individuel vient de celui de l'ensemble du groupe, et c'est en oeuvrant pour celui-ci qu'on pourra atteindre celui-là. De l'autre, le bien collectif doit s'obtenir par la poursuite des intérêts individuels, dans le respect des règles.

A la notion de procès s'attache celle de cours spontané ; il ne s'agit pas de convaincre (donc de vaincre) par la rhétorique, mais d'obtenir une adhésion spontanée. Le grand sinologue Balazs écrivait déjà dans sa classique « Bureaucratie céleste » : « autoritaire à l'extrême dans ses rapports avec les autres classes, le confucianisme lutte opiniâtrement pour la démocratie à l'intérieur de l'aristocratie, pour la démocratie comme privilège exclusif d'une classe dirigeante »... Comprendre ce mélange entre démocratie et autoritarisme est essentiel pour appréhender la Chine, dont la bureaucratie est, avec l'Eglise catholique, l'une des deux plus anciennes institutions du monde survivant aujourd'hui !

Philosophie grecque et sagesse chinoise ont ainsi, à un moment de leur histoire, emprunté des voies différentes entre lesquelles il n'est guère pertinent d'établir des comparaisons : la première s'est détachée de la sagesse, tandis que la seconde cherchait à l'approfondir, sans faire une fixation sur la vérité. La philosophie chinoise montre une approche d'ensemble, holistique, et non pas analytique...

Les analyses de F. Jullien sont ainsi confortées, appliquées par A. Chieng à nombre d'événements, du partenariat franco-chinois à la crise asiatique de 1997, en passant par l'adhésion de la Chine à l'OMC, la crise du SRAS ou encore aux habituelles prédictions, aussi apocalyptiques que fausses, sur l'état de l'économie chinoise. Ce qu'il faut comparer note-t-il, n'est pas l'Occident et la Chine, mais plutôt la Russie et la Chine : l'application brute du modèle occidental tentée à ce pays est loin d'avoir donné des résultats supérieurs à la méthode chinoise, mélange de pragmatisme et de gradualisme. En combinant petites et grandes réformes, sans se fixer de but, la Chine est allée bien plus vite et bien plus loin que quiconque aurait pu prédire en 1980. Entre Chine et Occident, ce ne sont pas deux modèles qui s'opposent, mais deux systèmes de pensée : la culture de la vérité à celle de la transformation ; là où l'Occident privilégie la théorie, la Chine se concentre sur la Voie.

Ainsi, conclut en postface F. Jullien, la Chine contemporaine ne projette pas de plan sur l'avenir, quelque fin donnée ou visée impérialiste, mais exploite au mieux, jour après jour, son potentiel de situation, c'est-à-dire tire parti des facteurs favorables quel qu'en soit le domaine, et l'occasion pour renforcer son rang parmi les nations. Deng fut ce grand transformateur silencieux, faisant passer graduellement la société chinoise, en alternant libéralisation et répression, du socialisme à un hypercapitalisme, sans jamais avoir à déclarer de coupure franche entre les deux.

Stimulant (c'est rare !).

***Cyrille J.-D. Javary & Alain Wang « La Chine nouvelle. Etre riche est glorieux » Petite Encyclopédie Larousse, 2006***

En 127 pages, abondamment illustrées de photos, cartes et croquis, une synthèse particulièrement réussie, sans complaisance mais honnête, de la Chine actuelle.

